

Diana Claire SAINTPHAL

Le dernier des Valois

Tragédie historique

EXTRAIT

Editions de Saint-Quentin

En application de l'art. L.137-2.-I. du code de la propriété intellectuelle, toute reproduction et/ou divulgation de parties de l'oeuvre dépassant le volume prévu par la loi est expressément interdite.

**© 2026 – Diana Claire SAINTPHAL
Éditions de Saint Quentin – Tous droits réservés.**

**Édition : Éditions de Saint Quentin, 24 Rue Du Maréchal Leclerc,
89140 Serbonnes, dianaclaire89@gmail.com**

**Impression : Libri Plureos GmbH, Friedensallee 273, 22763 Hambourg
(Allemagne)**

ISBN: Extrait non soumis à ISBN

Les personnages

Les personnages féminins

Catherine de Montpensier, *soeur de H. de Guise et du C^{al} de Lorraine*
Marguerite de Bronze, *maîtresse de Henri III, épouse de M. de Brunel*
Catherine de Clèves, *épouse/veuve du duc de Guise,*
Catherine de Médicis, *mère de Henri III*

Les personnages masculins

Henri de Navarre, *nouveau roi de France*
Jacques Clément, *moine Jacobin, assassin*
Jacques de la Guesle, *procureur du Roi*
Henri III, *roi de France*
Henri de Guise, *duc, Lieutenant-Général du Royaume*
Charles de Mayenne, *frère cadet des Guise*
Bellegarde, *bras droit de Henri III puis de Henri IV*
Richelieu, *grand prévôt de France, Président du Tribunal*
Mathieu de Brunel, *seigneur de Serbonnes*
Antoine Portail, *chirurgien du roi*
Bernard de Montsiries, *garde du Roi,*
Le secrétaire du comte de Brienne
Edme Bourgoing, *prieur de Jacques Clément, ligueur*

Acte 1 : La mort de Henri III / Le Procès

Château de Saint-Cloud

Scène 1 : L'agonie du roi (le roi Henri III, Antoine Portail, Bellegarde, Henri de Navarre, La Guesle)

Henri III, alité, cherche à rassurer ses proches : Par pitié, mes amis, ne courez point, la blessure n'est pas si méchante qu'elle le laisse croire. Ayant mis, à plusieurs reprises, mes doigts dans ma plaie, je puis en attester: mes intestins sont intacts. D'ailleurs, nous allons être fixés: voilà le sieur Antoine Portail, mon chirurgien, qui vous le confirmera.

Antoine Portail (sondant la plaie, en aparté à Bellegarde) : La plaie est à quatre doigts au-dessous du nombril, du côté droit, distante du milieu du ventre de la largeur du doigt. Elle a été très agrandie certainement par le geste brusque du Roi pour parer le coup, alors qu'il était déjà porté, et a déjà beaucoup saigné. Il me semble bien que le boyau est percé. *S'adressant à la Guesle*: Hélas, messire le Procureur, prévenez le grand prieur.

La Guesle, s'approche du chirurgien et chuchote : Je suis votre serviteur. Y a-t-il quelque drame ?

Antoine Portail, continuant de sonder la plaie, tout en parlant au procureur : Mon maître, songez à vous. Je ne crois pas que l'on puisse sauver le Roy. (*Se tournant vers le roi, parlant à haute voix*) Sire, ne vous inquiétez de rien. Assurément, dans dix jours au plus tard, vous monterez à cheval. En quelques coups d'aiguille la plaie sera réparée. Après quoi vous serez pansé et recevrez quelque médicament, pour mieux passer la nuit.

Henri III, à La Guesle, pour le rassurer : mon fils, ne vous fâchez point. Ce méchant moine m'a voulu tuer, mais Dieu m'a préservé de sa malice. Ceci ne sera rien. Je le sais, vous n'êtes en rien complice.

Henri de Navarre, à Bellegarde : Approchez l'autel, qu'on permette à Sa

Majesté de recevoir par la prière les bienfaits du Seigneur. Sire, daignez recevoir l'attention et les devoirs que vous êtes en droit de désirer de vos sujets.

Henri III, calmement : Seigneur Dieu, si tu estimes que ma vie est utile et profitable à mon peuple et mon État, dont tu m'as mis en charge, conserve-moi et prolonge mes jours, sinon, mon Dieu, prends mon corps et sauve mon âme et la place en ton paradis. Que ta volonté soit faite! *Ressentant une douleur au ventre* : Mon chirurgien, daignez m'examiner à nouveau et découvrir la raison de cette douleur au ventre. J'ai mal au cœur.

Antoine Portail, feignant d'examiner le roi, tentant de le soigner : Sire, il vous faut un lavement pour faire partir les humeurs. Vous serez ainsi bientôt libéré de vos douleurs. (*En aparté, après quelques secondes*) Las, le corps ne retient rien.

Henri III, (soudain inquiet) : Eh bien?

Antoine Portail : Sire, faut-il vraiment vous le dire? Au choix d'un successeur il vous faut résigner.

Henri III : Seigneur! Voilà donc ta malédiction. Ainsi tu me condamnes, moi, ton humble serviteur, après tant d'années à servir ta gloire, faire craindre ta colère, transmettre ton amour et ta miséricorde. A un bien long règne j'étais pourtant promis, me voilà bientôt parti. Avec moi s'éteint la dynastie des Valois, tous mes défunts frères, François, Charles, Alençon, étant sans descendance. Nul prince pour prolonger cette glorieuse famille. Voilà mon cousin de Navarre au trône destiné. (*Il tend sa main au roi de Navarre, qui la presse dans ses mains*). Mon cousin, mon frère de cœur, voyez comme vos ennemis et les miens m'ont traité. Il faut que vous preniez garde qu'ils ne vous en fassent autant.

Henri de Navarre, avec compassion : Mon frère, gardez espoir. Les médecins, souvent, dramatisent. Votre blessure n'est sûrement point tant dangereuse. Bientôt vous châtierez ceux qui ont fomenté cet odieux attentat.

Henri III, à Henri de Navarre : Je le sens bien, c'est à vous de posséder le droit auquel j'ai travaillé pour vous conserver cet honneur, cette responsabilité que Dieu nous a donnés. C'est ce qui m'a mis en l'état où

vous me voyez. Je ne m'en repens point, car la justice, dont j'ai toujours été le protecteur, veut que vous succédiez après moi en ce royaume, dans lequel vous aurez beaucoup d'inquiétudes, si vous ne vous résolvez à changer de religion. Je vous y exhorte autant pour le salut de votre âme que pour la réussite que je vous souhaite dans les affaires du royaume.

Aux autres sujets présents : Messieurs, approchez-vous, et écoutez mes dernières intentions sur les choses que vous devez observer quand il plaira à Dieu de me faire partir de ce monde. Ce qui s'est passé n'a pas été uniquement la vengeance de mes sujets rebelles contre moi, bien que ceux-ci, contre mon naturel, m'ont donné sujet d'en venir aux extrémités. La connaissance que j'avais de leurs desseins d'usurper la couronne contre toute sorte de droit et au préjudice du vrai héritier, et bien que j'ai tenté toutes les voies de douceur pour les en divertir en est une autre cause. Tous mes efforts pour tempérer leurs ambitions n'ont plutôt servi qu'à accroître leur puissance et leur mauvaise volonté. Mais, comme leur rage ne se terminera qu'après l'assassinat qu'ils ont commis en ma personne, je vous prie, comme mes amis, et vous ordonne, comme votre roy, que vous reconnaissiez après ma mort mon frère le roi de Navarre comme souverain de notre pays entier, que vous ayez la même affection et fidélité pour lui que vous avez toujours eue pour moi, et que, pour ma satisfaction et votre propre devoir, vous lui en prêtiez le serment en ma présence.

A nouveau à Henri de Navarre : Et vous, mon frère, que Dieu vous y assiste de sa divine providence. Gouvernez cet État et tous ces peuples qui sont sujets à votre légitime héritage et succession, faites en sorte qu'ils vous soient obéissants par leurs propre volonté, autant qu'il y sont obligés par la force de leur devoir.

Henri de Navarre : Majesté, je vous promets de servir votre volonté et d'observer vos commandements.

Le roi meurt.

Scène 2 : L'enquête (Henri de Navarre, Bellegarde, La Guesle)

Henri de Navarre : Messieurs, puis-je compter sur vous?

Bellegarde, empressé : En tous points, Majesté, je suis votre obligé.

Henri de Navarre : Monsieur de Bellegarde, en tant qu'écuyer du roi, vous avez bien sous le bras quelques informateurs qui vous renseigneront fort à propos?

Bellegarde : Pour quelle quête?

Henri de Navarre : Je flaire quelque complexité dans cette affaire. Le crime a tous les aspects d'un acte religieux, mais je sens qu'il y a autre chose derrière.

La Guesle, affirmatif : Sur ce point, Monseigneur, je vous suis entièrement: si le crime n'était que religieux, ce moine, bien qu'étant un sot notoire, n'aurait pas assassiné le roi s'il n'avait pas été persuadé que son successeur soit de confession catholique.

Henri de Navarre, recouvrant son optimisme : Exactement. Étant proche de la famille royale, Monsieur de la Guesle, vous savez certainement la tolérance des Valois pour la foi huguenote, et vous aviez été témoin du ralliement entre la couronne et la maison des Bourbons. La Ligue n'avait aucun intérêt à commanditer la fin des Valois, à moins d'avoir de sérieuses raisons et quelqu'un d'autre à mettre sur le trône. Mais autre chose m'intrigue: comment le moine est-il entré dans ce giron? Comment s'est-il procuré la lettre du Premier président du Parlement, enfermé en Bastille, et le laisser-passer du Comte de Brienne? Qui est-t-il, d'où vient-il? Avait-il des griefs personnels? Comment a-t-il pu tromper votre confiance? Un procès sera bientôt ouvert. Veillez à m'apporter toutes les réponses à ces questions, aidez-moi à comprendre, et prendre une décision.

Bellegarde : Un procès, Majesté? Un procès? Pour un cadavre?

La Guesle : Assurément, Bellegarde. Un procès pour un cadavre. En notre temps les régicides sont imprescriptibles: même la mort de l'auteur ne saurait éteindre l'action publique. Et que dire du corps d'un meurtrier que

l'on a transpercé sans même l'interroger? Quel message laisserions nous à la postérité? Celle d'un martyr? Non, messire, il lui faut un procès!

Henri de Navarre : En effet, et c'est vous, Monsieur de la Guesle, qui conduirez Bellegarde dans ses investigations.

La Guesle : Hélas, Monseigneur, faut-il le souligner? De ce drame, mon erreur est responsable. Pourrais-je décemment, dans un même temps, tenir lieu de juge et de partie?

Henri de Navarre : Monsieur de la Guesle, je devrai effectivement examiner votre rôle dans cette triste affaire. Je vous encourage à rester neutre et à répondre scrupuleusement et fidèlement aux questions de Monsieur de Bellegarde, en ce qui vous concernera. La tenue du tribunal sera l'office de François de Richelieu, dont l'impartialité ne fait aucun doute.

Bellegarde : Et quel serait mon rôle? Quelles questions sont en suspens?

Henri de Navarre : Elles me semblent pourtant évidentes, Bellegarde! Qui se cache derrière cet attentat? S'il y a une liste noire, suis-je le prochain? Quel est le véritable dessein des instigateurs? Je dois le découvrir et neutraliser l'ennemi, avant de monter sur le trône. Je dois savoir où je mets les pieds. Monsieur de Bellegarde, étant l'un des favoris de feu Henri III, vous faisiez partie de sa garde rapprochée. Je vous offre la possibilité d'intégrer la mienne. Si vous voulez me servir, servez votre défunt roi. Découvrez comment a disparu le dernier des Valois.

Scène 7 : Un pacte avec le diable

Mathieu de Brunel, Marguerite de Bronze

Mathieu de Brunel : Par tous les saints, Madame, auriez-vous perdu l'esprit? Savez-vous à qui vous vous adressez?

Marguerite de Bronze, ironique et détachée : Monsieur, laissez-donc les saints tranquilles. Je parierai tous nos biens qu'en ce moment ils s'affligent de tout ce gaspillage. Quant aux dames dont vous baisez les mains avec tant

de veulerie, oui, je sais qui elles sont, et ne m'impressionnent pas. Madame de Montpensier, de la maison de Lorraine, d'Orléans, branche cadette de la couronne, et sa belle-sœur, Catherine de Clèves, princesse de la cour de France et fille du duc de Nevers, veuve du duc de Guise. Oh je sais, elles évoluent dans les hautes sphères, et je leur ai déjà fourni bien des motifs de représailles. Mais monsieur, puisque la foi a trouvé il y a peu quelque résonance en vous, sachez que vous pactisez avec le diable. Le milieu qui les a vu naître obéit à des valeurs autres que celles que nous, humbles seigneurs de campagne, sommes en mesure d'appréhender. Ces gens là naviguent en eaux troubles. Du meurtre du roi vous pourriez être inquiet.

Mathieu de Brunel : Et par quel mystère, s'il vous plaît?

Marguerite de Bronze : Allons donc, ne faites pas le niais. Cela ne vous sied guère et je ne suis pas dupe. Au demeurant, puisque nous en parlons, vous feriez bien de vous inquiéter de la santé de votre esprit, au lieu de vous occuper du mien. Quelle imprudence vous avez commise! Afficher votre sentiment de culpabilité face à des personnes fort bien placées pour faire de vous le bouc émissaire idéal. Elles se sont déjà servi de vous, elles peuvent aller plus loin, encore.

Mathieu de Brunel : Et quel crime m'accusez- vous d'avoir commis, au juste?

Marguerite de Bronze : D'avoir introduit le moine dans les rangs de la Ligue. D'avoir utilisé sa naïveté afin qu'il soit manipulé et utilisé à des fins criminelles. De l'avoir mis en relation avec des scélérats qui lui ont fourni tous les moyens pour mener ses projets à leur terme. Pour lui avoir mis, peut-être, le couteau entre les mains. N'ai-je pas raison? Osez-vous prétendre que vous avez mis en relation le moine Clément et les Ligueurs par simple charité pour ce jeune homme, et que vous n'aviez là aucune mauvaise pensée?

Mathieu de Brunel : Ma chère, vous me voyez plus noir que je ne suis. Je connaissais son douloureux passé, son engouement pour la foi catholique. Je l'ai senti désireux de rejoindre les rangs de la Ligue. On le disait capable d'aller plus avant dans ses études de théologie. Le hasard m'a fourni l'opportunité d'aider un jeune homme bien meurtri dès le début de sa vie par l'absence d'un père, et la mort des siens dans un massacre historique. Je l'ai

présenté à la duchesse de Montpensier. Le reste est hors de ma maîtrise...

Marguerite de Bronze : C'est bien ce que je vous disais: vous pactisez avec le diable mais ne contrôlez pas la suite. Ces gens-là savent obtenir des autres ce qu'ils veulent, par une bienveillance feinte, par la flatterie, une fausse compassion, en gardant pour eux leurs véritables desseins. Et vous ne me ferez pas croire que votre seul désir était d'aider ce jeune moine. Je connais votre idée de départ et les véritables sentiments qui vous ont animé. Et c'est la peur d'être compromis qui vous a mené jusqu'à ce tribunal. Vous vouliez vérifier...

Mathieu de Brunel, défiant sa femme : Et quoi donc, s'il vous plaît, Madame de Bronze?

Marguerite de Bronze : La même chose que moi, monsieur de Brunel. Mais contrairement à vous, je n'ai rien à craindre pour mon honneur. C'est par solidarité.

Mathieu de Brunel, défiant sa femme : Par solidarité pour moi, ou pour la famille du roi?

Marguerite de Bronze : Par solidarité pour les deux... (*à voix basse*), je crois...

Acte 2 : Rétrospective/genèse -

Dans les coulisses de la cour de France

Scène 1 : Navarre banni

7 juillet 1585, après la signature de l'édit de Nemours. Henri III,
Bellegarde, Catherine de Médicis

Palais du Louvre, Paris, Cour de France

Bellegarde : Sire, Monseigneur de Navarre attend dehors et demande à être reçu par vous.

Henri III, agacé et gêné : Boutez-le courtoisement hors du Louvre, et expliquez-lui qu'il court un grand danger.

Bellegarde, gêné à son tour : Le bouter hors du palais avec une si courte excuse, Sire? Croyez-vous réellement qu'un chef d'armée comme le roi de Navarre va se laisser si facilement effrayer?

Henri III, de plus en plus agacé et mal à son aise : Bonté divine, Bellegarde, il serait profitable à tous qu'il comprenne que je ne peux plus le recevoir, ni dans ce palais, ni ailleurs, et qu'il doit se protéger.

Catherine de Médicis : Mon fils, pourquoi craignez-vous de le recevoir? Vous êtes à présent le chef de la Sainte-Ligue. L'esprit des fidèles est apaisé, constatant que vous avez à cœur d'imposer la foi catholique et d'empêcher l'accession au trône des protestants.

Henri III : C'est précisément sur ce sujet que Navarre vient m'interroger. Il a certainement appris la signature de l'édit de Nemours, et que de ce fait, tous les édits de tolérance envers les protestants ont été révoqués: l'exercice du culte protestant est interdit, les huguenots doivent abjurer ou s'exiler, les ministres protestants doivent sans délai quitter le royaume sous peine de mort. Navarre et Condé sont déclarés inaptes à la succession au trône. Je ne vous apprends rien sur ce chapitre...

Catherine de Médicis : Et, découlant de cela, tout ce que nous avons mis en place pour garantir la paix avec les protestants dans ce pays, tous nos compromis, tous nos efforts, tout cela a été annihilé par votre seule signature de ce maudit édit de Nemours. Êtes vous véritablement étonné que Navarre demande des comptes?

Henri III : Mère, avais-je réellement le choix? Au dernier printemps, la Sainte Ligue avait pris le contrôle de nombreuses villes, pesant de tout son poids sur les choix politiques de la couronne. Elle n'a jamais caché ses intentions: imposer à tout successeur d'être catholique ou de se convertir. Depuis que le dernier de vos fils n'est plus, les ligueurs craignent plus que tout le sacre de Navarre, héritier le plus légitime et direct, ce qui les rend encore plus agressifs. Pour contrôler la Ligue, je n'avais d'autre choix que d'en devenir le chef et lui donner des gages de bonne foi. Rompre avec Navarre en fait partie. Mais je ne suis pas dupe: Henri de Guise demeure le véritable chef reconnu des Ligueurs. Partout où je vais, je sens le poids de son influence face à la mienne. Nous voilà engagés dans une guerre que nombreux appellent déjà "la guerre des trois Henri". *Levant les yeux au ciel, rêveur...* Ah, si j'avais eu un autre frère, ou un fils...

Catherine de Médicis : Et si, comme je vous l'avais conseillé, vous aviez épousé un meilleur parti que Louise de Lorraine Vaudémont, qui accroît le pouvoir des Guise, et demeure de plus incapable de vous donner un héritier...

Henri III, regardant au ciel : Si Marie de Clèves n'était pas décédée...

Catherine de Médicis, regardant au ciel à son tour : Et si Louise ne lui avait pas tant ressemblé...

Bellegarde : Quand on voit à quoi tient l'avenir d'un royaume...

Catherine de Médicis sort de la pièce. Le clan des Guise entre.

Scène 2 : Ennemis jurés

*Henri III, Bellegarde, Catherine de Montpensier, Catherine de Clèves,
Henri de Guise*

Henri III, s'adressant au clan des Guise, et particulièrement à Catherine de Montpensier : Mes très chers, je tenais en personne à vous rapporter à quel point je me suis acquitté de mes engagements. Voilà les protestants écartés du trône de France, le gouvernement vierge de tout huguenot, et, par-dessus tout, notre cousin de Navarre banni de la Cour de France, et rendu inapte à la succession. Faudra-t-il autre chose pour gagner votre total contentement et votre concours à l'harmonie de notre royaume?

Catherine de Montpensier, semblant satisfaite mais néanmoins hautaine : Sire, je me réjouis de ces bonnes nouvelles, et vous assure de mon total concours tant que votre constance dans ces dispositions sera perpétuée...

Henri de Guise, gêné mais néanmoins content de la réplique de sa sœur : Ma sœur, Sa Majesté montre sa bonne foi. Que faudrait-il de plus? Ne venez pas relancer des disputes qui n'ont plus cours, puisque le roi a répondu favorablement aux exigences des catholiques. Veuillez vous apaiser.

Catherine de Montpensier, commençant à s'échauffer : Mon frère, auriez-vous la mémoire aussi courte? Faut-il réellement vous rappeler que, depuis le décès d'Henri le deuxième, la maison des Valois n'a eu de cesse d'hésiter entre fermeté dans l'adoption de la religion catholique et tolérance vis-à-vis des hérétiques? Entre l'alliance avec les chefs protestants et l'obligation d'écouter les valeurs et les fondateurs de la Sainte Ligue? Entre l'influence des Navarre, et la légitimité des Guise? Un jour mariant la pauvre Margot à un "petit sanglier" huguenot, puis exterminant les protestants la nuit de la Saint-Barthélémy, avant de se rallier à eux? Peut-on imaginer politique plus inconstante?

Henri III, s'adressant à Catherine de Montpensier : Madame, la politique est, par nature, la science de l'équilibre au milieu des influences antagonistes. Votre haine viscérale vis-à-vis des huguenots est bien longue, bien dure à apaiser...Et votre mépris à l'égard de ma famille m'inspire grande pitié. Que nous vaut une attitude si pugnace à notre endroit?

Catherine de Montpensier, de plus en plus hautaine, s'enflammant peu à peu : Sire, le nom de Jean Poltrot de Méré vous évoque-t-il quoi que ce soit? Mon père fut assassiné par ce huguenot quand je n'avais encore que dix ans. Est-ce assez pour justifier ma haine envers les hérétiques et mon engagement dans la Ligue? Quant à mon ressentiment personnel envers vous, vous le devez au fait de m'avoir fait épouser un Bourbon, de quarante ans mon aîné. Il avait beau être catholique, il restait un Bourbon! On m'a fait épouser un vieux barbon de Bourbon, moi, une fille de la maison de Lorraine, la cousine de Marie Stuart, Reine de France et d'Ecosse!

Henri III, désabusé et agacé : Madame, je pensais d'une triste et injuste solitude vous préserver. Les rares hommes dignes de votre rang voulant un héritier doutaient de votre capacité à enfanter un enfant sain, en raison de votre boiterie. J'ai tout fait pour vous contenter, mais, puisque vous tenez à vous accrocher à votre colère, je ne sais plus comment vous en détourner...

Catherine de Clèves, en aparté au Roi, comprenant que la discussion peut dégénérer : Sire, je vous en prie, ne poussez pas la cruauté jusqu'à rappeler à ma belle-sœur le lourd handicap qui l'afflige et ne lui tenez pas rigueur de ses propos. C'est avant tout une femme malheureuse et seule que vous voyez face à vous. *A Catherine de Montpensier, pour l'apaiser :* Ma soeur, apaisez-vous, et venez vous reposer. Gardons à l'esprit les actes satisfaisants que Sa Majesté a accomplis pour défendre la foi catholique, et restons-en là, je vous prie...

Henri III : Allons, allons, ma chère cousine, cessons tous deux de nous échauffer. Je vous prie d'accepter mes regrets. Nous pourrions bien trouver quelque arrangement qui contenterait tout le monde et nous permettrait de nous réconcilier. Je ne puis que constater votre grande solitude de cœur. Le Duc d'Epéron a pour vous une grande amitié, et je ne peux que l'en féliciter. Lui ferez-vous un jour la faveur d'y songer?

Catherine de Montpensier, hors d'elle, et parlant à l'assistance : Le duc d'Epéron? Diable, Sire, vous ne pourriez me faire une plus grande offense si vous m'imposiez cet homme-là. C'est donc là tout ce que vous me proposez? Un petit seigneur promu au rang de Duc, en mangeant à tous les râteliers et opposé à la Ligue?

Catherine de Clèves à voix basse : De grâce, Madame, ne vous troublez

point davantage. Votre mal pourrait être relancé. Et songez qu'ainsi vous pourriez mieux surveiller le roi, par son intermédiaire.

Catherine de Montpensier, *A voix basse, en réponse à Mme de Clèves* :
Quoi, un parvenu, Madame? Non merci. Sous aucun prétexte. Il me surveillerait bien plus que je ne pourrai le faire à son égard. Pensons à autre chose: j'ai d'autres projets. *Au roi*: Me croyez vous dupe, Sire? J'ai compris votre manœuvre et elle n'a rien d'altruiste. Me faire épouser votre favori, le duc d'Epéron, vous permettrait de renforcer votre influence en alliant le parti de la Ligue avec le vôtre. Je refuse de m'allier, de près ou de loin, à un homme trop opposé au parti catholique pour gagner ma confiance, et dont les mœurs sont trop ambiguës pour éveiller en moi la moindre tendresse. *A l'assistance entière*: Vous verrez bien, vous verrez bien combien de temps tiendront les engagements de cette famille de girouettes! Vous verrez bien avec quelle facilité ils seront oubliés et avec quelle rapidité les Valois se compromettront à nouveau avec les Navarre.

Henri III : Ma bonne cousine, quelle triste destinée est la vôtre, de vous sentir en tout temps offensée... Les bras m'en tombent, et je ne vois plus quoi répliquer à de telles pensées. Mes amis, la séance est levée..

Scène 6 - Une armada pas si invincible

Henri III, Catherine de Médicis, Bellegarde

Catherine de Médicis, *surprise, voyant le roi faire les cent pas dans son cabinet* : Eh bien Henri, je vous trouve bien nerveux. Y aurait-il quelque fâcheux?

Henri III : Ma bien-aimée mère, parlons plutôt d'une fâcheuse. Vous avez appris qu'à la fin du mois de juillet dernier, et contre toute attente, Elisabeth la première a bouté Philippe II, roi d'Espagne, hors de ses rivages et l'a ainsi empêché d'envahir l'Angleterre, à grand renforts de brûlots. L'Armada espagnole a été repoussée en mer du Nord. On raconte que seule la moitié de la flotte espagnole a pu rentrer chez elle.

Catherine de Médicis : Ainsi l'Armada n'est pas si invincible qu'on le croyait. Et je devine qu'avoir un allié dont la force et l'emprise sont

fragilisées aux yeux de toute l'Europe par la résistance d'une femme n'est plus aussi certain que nous le croyions.

Henri III : Avoir pour allié l'armée Espagnole n'est en effet plus aussi sûr que ce qu'a bien voulu nous faire miroiter Henri de Guise en nous faisant signer l'Edit d'Union. C'est un fait. Mais, il y a pire: l'influence de la reine d'Angleterre, et, avec elle, celle des protestants, augmentent: les écossais, mais aussi les Hollandais, dont elle a soutenu la révolte contre le roi d'Espagne, et plus récemment... (*Il soupire profondément*). Et plus récemment elle a proposé son soutien à notre cousin de Navarre, Henri.

Catherine de Médicis, songeuse : Si Elisabeth prête son armée à Navarre déjà puissant, à eux deux ils surpassent l'armée mobilisée par la Ligue et nous mettront en difficulté. Vous n'avez plus le choix, Henri, trouvez le moyen de neutraliser les Guise et leur influence. Leurs desseins sont clairs: ils veulent par tous les moyens rapprocher leur maison et la nôtre. Déjà, à l'époque, Guise voulait épouser Margot. Ce projet n'a échoué que parce que je m'y suis opposé, préférant donner la main de votre sœur à Navarre, pour instaurer la paix entre catholiques et protestants. Je vous le dis, mon très cher fils: mieux vaut sur le trône un Bourbon qu'un Guise, qui n'aura de cesse d'entretenir la haine entre les deux cultes.

Henri III, indécis : Mais comment faire? Je ne peux révoquer l'Edit d'Union, ni revenir sur ces termes. Je donnerais ainsi raison à la Montpensier et à toutes ses calomnies. Je n'ai pas d'autre choix que de me tourner vers des solutions radicales.

Catherine de Médicis, résolue et ferme : Henri, mon fils, j'ignore ce que vous avez en tête, mais gardez-vous de porter, directement ou indirectement, atteinte à l'intégrité des Guise. Ils passeraient pour des martyrs et votre décision pourrait se retourner contre vous. Réfléchissez bien et vous saurez quoi faire...

Scène 10 - Un allié tombé du ciel

Catherine de Montpensier, Catherine de Clèves, Mathieu de Brunel

Catherine de Montpensier, ouvrant la porte à son visiteur : Seigneur de

Brunel, soyez le bienvenu.

Mathieu de Brunel, obséquieux : Mes hommages Mesdames. Je n'ai pas voulu vous importuner tantôt, vous étiez si entourées, mais soyez assurées de ma profonde compassion et que je partage votre douleur.

Catherine de Clèves : Nous aurions bien voulu, Monsieur, vous rencontrer en d'autres circonstances. Veuillez cependant recevoir toute notre gratitude pour votre élan solidaire.

Mathieu de Brunel : Madame, solidaire, mon cœur l'est, en effet, vous ignorez à quel point. Je sais votre combat pour la foi catholique, et suis venu vous prêter allégeance, à vous et à la Sainte Ligue. Si jusqu'ici je suis resté discret, retiré dans mon village d'à peine 500 âmes, vos idéaux sont devenus miens. Je souhaite être des vôtres. Imposer à tous la foi catholique, est désormais, aussi, mon combat. Pour vous montrer ma sincérité, je me propose de vous faire connaître un saint homme, enfant de mon village, martyr de la tyrannie des Valois et des Condés protestants, sauvé de justesse de son triste destin d'orphelin de laboureur, devenu jacobin par quelque faveur. Il parle sans cesse d'éliminer tous les hérétiques et embrasse de toute son âme la Sainte Ligue.

Catherine de Montpensier, intriguée : Martyr des Valois et des Condés? Par quelle occasion?

Mathieu de Brunel, prenant confiance et devenant plus volubile : L'affaire est trouble, et sans doute vous expliquera-t-il au mieux. Mais de ce que j'ai pu en savoir, il semble que le père de ce jeune homme ait été assassiné, et que son meurtrier, proche de la couronne, ne fut point inquiété.

Catherine de Montpensier, avec compassion : Affreuse histoire, je vous l'avoue. Quelle douleur a dû être la sienne! A mon tour de me sentir solidaire! Il est devenu jacobin, dites-vous? En quel couvent?

Mathieu de Brunel : Celui de Sens, Madame. J'ai ouïe dire qu'il faisait partie des élèves les plus prometteurs, et dont les études devraient être plus poussées. On le dit éloquent. Un pas de plus dans sa connaissance en théologie pourrait l'aider à grandir encore plus, et devenir l'un des prêcheurs les plus convaincants de l'Église catholique...

Catherine de Montpensier, réfléchissant à haute voix : C'est bien... intéressant, j'en conviens. La Ligue a à cœur de soutenir les efforts et la foi des plus fervents catholiques. Il se pourrait qu'au couvent de Paris je puisse le faire entrer. Mes appuis sont nombreux. En servant sa cause, je servirai celle de l'Eglise dans le même temps. Monsieur de Brunel, présentez-moi ce jeune moine.

Mathieu de Brunel : Il en sera fait selon votre désir, et dans les meilleurs délais, Madame.

Catherine de Montpensier, à nouveau dans ses songes après le départ de son visiteur, et hochant la tête : Demandez et il vous sera donné...

Acte 3 : La revanche des Guise

Scène 1 : L'appel des ancêtres

A Sens, couvent des Jacobins - Jacques Clément, seul

Le jeune moine, seul, la nuit, dans sa chambre, en plein rêve, se tourne et se retourne dans son lit. En entendant des voix, il parle à ses "fantômes".

Une voix masculine, comme un coup de vent : Marche faire ce coup là...

Jacques Clément, agité sur son lit : Père?

Une voix féminine, comme un coup de vent : C'est toi l' élu, mon fils!

Jacques Clément : Maman?

La voix masculine : Souviens-toi de ce que les Valois nous ont fait...

Jacques Clément : Comment pourrais-je l'oublier?

La voix féminine : Pense à ton père dont l'assassin a été gracié par les Valois, pense à ta mère, qui t'a élevé seule. Pense à tes oncles, à tes tantes, qui ont péri à Courlon.

Jacques Clément : Courlon... Le massacre. Les huguenots, ces hérétiques! Ces diables d'hérétiques!

La voix masculine : Tu es le seul à pouvoir délivrer ton pays de la tyrannie des Valois. Sans ton intervention, ton pays sera toujours prisonnier de leurs hésitations, des huguenots. Délivre ton pays. Fais ce que dois. Tu es l' élu. Marche faire ce coup là!

La voix féminine : De quoi as-tu peur? Tu vau**x** bien mieux que ce que les gens pensent de toi. Laisse-les croire ce qu'ils veulent, et poursuis ton chemin. De quoi as-tu peur?

Jacques Clément : La torture! L'écartèlement! Tiré à quatre chevaux! La colère de Diau ! Non, je ne veux pas!

La voix féminine : Oui tu seras arrêté, aussitôt ton but atteint. Oui tu seras condamné, torturé, écartelé. Mais sache que tu n'en ressentiras aucune douleur. Seuls les criminels ont mal. Toi, tu seras le sauveur! Marche faire ce coup-là!

La voix masculine : "Capitaine Clément", tu es bien plus que le torche écuelle que tous croient incapable d'être un héro. Tu es capable de sauver ton pays, et tu le feras. Fais confiance aux personnes qui t'aideront et te guideront dans ta mission. Ce seront de fidèles catholiques. Dieu est de ton côté, il t'enverra bientôt les signes. C'est bien ton devoir d'aller à Saint-Cloud et de frapper le roi. Tu auras tout ce qu'il faut. Marche faire ce coup-là.

La voix féminine : Marche faire ce coup-là...

La voix masculine : Marche faire ce coup-là...

Jacques Clément, s'éveillant soudain et bondit de son lit. Se dirige vers le crucifix, cloué sur le mur à côté de son lit : Capitaine Clément! Oui!, ils auront beau me railler, j'irai jusqu'au bout de ma mission, et je ne crains plus le châ**t**iment réservé aux régicides, puisque je n'en ressentirai aucune douleur. Ah! ils se sont moqués de moi! Ah, ils me croient tous trop benêt pour aller jusqu'au bout de mes projets. Mais je leur montrerai ce qu'il en coûte de mépriser les gens les plus discrets. Je leur ferai payer de trop se fier aux apparences, et de n'accorder d'importance qu'à la grandiloquence! Je fus bien étourdi de leur confier mes projets, et de croire qu'ils se joindraient à moi. Mais je suis capable de changer de tactique. A cela ils ne s'attendent pas. Je ne dirai plus rien de ma mission, ou bien je prendrai des garanties

avant de parler. Mon Dieu, je t'en conjure: accepte de me guider vers les bonnes personnes, si telle est ta volonté, s'il est vrai que je suis l' élu, montre les moi, par tous les signes que tu voudras. Et je m'exécuteurai en toute confiance, sans aucune peur de ce qui pourra m'arriver ensuite. Je suis prêt. Montre-moi le chemin!

FIN

Du même auteur

Fictions

L'Ombre d'Orphée Polar urbain

Le Tigre et les Hirondelles Polar historique

Collection jeunesse « Je colorie l'histoire »

L'antiquité en Gaule

Le Haut Moyen Âge

Jésus et son monde